

Le désert aux basques

Bernardo Axtaga peuple le Nevada de ses souvenirs

Par PHILIPPE LANÇON

Le pays lointain est un terrain où fleurissent les souvenirs et l'imaginaire du pays natal. Non parce qu'il est un terrain vierge, mais justement parce qu'il ne l'est pas : les histoires qu'on a vécues ou qu'on imagine se déposent sur le monde qu'on découvre jour après jour, histoire après histoire, comme des caméléons adaptant leurs couleurs à celles d'un nouvel environnement. En août 2007, l'écrivain basque espagnol Bernardo Axtaga s'installe pour quelques mois avec sa famille à Reno, dans le Nevada, où il est invité par une université. Sept ans plus tard, il publie en Espagne ce livre aujourd'hui traduit, *Séjour au Nevada*. Première phrase : «*Le silence règne toujours à Reno, même le jour.*» Dans le silence surgissent des choses vues, des scènes, des livres, des films, des chansons, des rencontres, des histoires d'enfance dont l'assemblage va composer le livre. Les récits sont précis, leur nature est flottante : ce sont des souvenirs du narrateur ou de l'auteur, des histoires inventées ou réelles, on ne sait pas forcément ; on suit le courant.

Le résultat n'est ni un journal, ni une chronique, ni un roman, ni un recueil de nouvelles, ni un récit de voyage, ni une correspondance, mais un peu tout à la fois, autrement dit un geste de la conscience poétique. On assiste, au passage, à une visite locale d'un jeune candidat à la présidence, Barack Obama, et d'une future candidate à la présidence, Hillary Clinton. Le premier, le 14 octobre 2007, explique au Grand Sierra Resort comment une voix peut changer un village, un village une vallée, une vallée un comté, un comté un Etat, un Etat la Nation et la Nation, le monde. Il est lyrique et convaincant. Ceux qui l'écoutent semblent heureux. La femme de l'écrivain dit : «*Seul un candidat des Etats-Unis peut affirmer une telle chose sans tomber dans l'exagération.*»

Le 18 janvier suivant, au même endroit, la seconde demande combien de personnes connaissent des gens qui ne bénéficient pas de la Sécurité sociale. Des centaines de bras se lèvent, une femme prise de nausées s'évanouit. On a donné une bouteille d'eau à Hillary. Elle demande à ce qu'on la donne à la femme, puis elle dit : «*Il m'est arrivé la même chose dans un musée de Florence alors que je contemplais le David de Michel-Ange.*» Remarque de l'écrivain : «*Le commentaire, référence à l'Europe et à une œuvre classique, tombait pile. Il ne pouvait en être autrement.*

Des deux candidats en lice, Barack Obama était l'option romantique, elle, la classique, ou, si l'on veut, la préromantique, à la manière de Michel-Ange.» Celui qui écrit vient d'un monde où le franquisme a régné, d'un village basque où les orages d'été remplacent les tornades, où le fantastique côtoie la brutalité.

Dans le Nevada, il y a d'abord le désert – cette dimension géographique du silence. Une phrase de l'écrivain mexicain Daniel Sada, mort entre le séjour d'Axtaga et la publication de son livre, résume ce cadre :

«Tout paysage, comparé au désert, ressemble à un décor.» Ce qui n'est pas un décor, c'est la réalité : ce qu'on voit, sent, rêve. Le narrateur observe les scènes et écoute les histoires du Nevada comme l'enfant qu'il fut observait les scènes et écoutait les histoires de son village. C'est pourquoi tout fonctionne d'un monde à l'autre par associations d'images et de réminiscences, sans jamais

tourner au symbole : on est dans le mouvement de la vie même. Axtaga conte, associe et abandonne ses histoires dans le désert pour éviter de les transformer en décor.

La dynamique des associations est elle aussi désertique : les histoires apparaissent et disparaissent, tout au long du livre, «*comme les colonnes de poussière.*» Un jour, l'écrivain roule le long des ranchs. Il voit quatre serpents morts : «*Je me suis demandé si les aigles mangeaient des serpents morts depuis un certain temps, et, dans mon esprit, s'est formé un nouveau tourbillon, le souvenir d'une scène vécue avec mon père qui devait dater d'une quarantaine d'années.*» Il lui avait montré, au pays Basque, les traces des griffes d'un aigle sur un serpent. Le serpent voit l'aigle de loin, qui lui fond dessus, l'attrape, s'élève, le lâche, le serpent s'étouffe et l'aigle le reprend une seconde fois, mort, pour l'emporter vers son nid : «*Pour telle ou telle raison, l'aigle ne l'a pas attrapé une seconde fois.*»

Plus loin, il voit des chevaux. Ils lui rappellent une scène des *Misfits*, le film de John Huston avec Marilyn Monroe qui se déroule dans le Nevada. Les chevaux sauvages, est-il

«Si la vie était comme la littérature et si les faits pouvaient être manipulés, si nous pouvions monter un décor dans le désert, ce texte dirait maintenant que le fils d'Iruain, mon père, était mort en paix.»



Daniel Sada résume ainsi
le cadre du roman d'Atxaga :
«*Tout paysage, comparé au
désert, ressemble à un décor.*»

PHOTO THORSTEN MARQUARDT

PLAIN PICTURE



dit dans le film, servent de nourriture pour les chiens. Le narrateur se souvient alors d'un cheval mort électrocuté au pays Basque. Son père, propriétaire de la petite centrale électrique, est accusé par le propriétaire, ancien franquiste comme le juge. Il s'attend à être condamné. Mais, étrangement, le juge lui demande de donner 1000 pesetas et dit : «*Ainsi on aura la paix.*» Pourquoi cette clémence ? «*Si la vie était comme la littérature et si les faits pouvaient être manipulés, si nous pouvions monter un décor dans le désert, ce texte dirait maintenant que le fils d'Iruain, mon père, était mort en paix, réconcilié avec le grand-père après avoir pris connaissance des raisons du juge ou du moins avec une meilleure opinion de lui. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. La réponse est arrivée plus tard, beaucoup plus tard, au début de l'été 2007.*» Juste avant le séjour au Nevada. Entre-temps, le père était mort. L'écrivain, comme le lecteur, est un survivant.

Il est question de bien d'autres souvenirs et d'événements : d'un tueur qui circule et inquiète la famille du narrateur ; des lacs de sel ; d'un violeur en série sévissant autour du campus dont on ne parle que dans le journal local, mais que les universitaires ne lisent pas ; d'une conférence de presse que donna ici le champion boxeur poids lourd Paulino Uzcudun, qui avait un sourire d'orang-outang et qu'on surnommait «*le bûcheron basque*» ; des *Elucubrations* d'Antoine et de country music ; de l'écrivain basque américain Robert Laxalt et de sa famille ; du véhicule le plus rapide du monde, le Sonic Arrow, et de la disparition dans une avionnette de son propriétaire, le milliardaire Steve Fossett.

Cette dernière histoire, découverte bien des années plus tôt dans le *Reader's Digest*, offre au narrateur, tandis qu'il part voir dans le désert le prototype exposé, une nouvelle vision : sa mère lisant dans cette revue, un jour d'été, au village, une formidable nouvelle de Somerset Maugham – «*Monsieur Je-sais-tout*». Avec son talent de conteur, Atxaga résume bien la nouvelle, si bien qu'il la déforme : l'imagination de la mémoire est au cœur du livre, non ses procédures de vérification. ◆

BERNARDO ATXAGA

SÉJOUR AU NEVADA Traduit de l'espagnol
par André Gabastou. Christian Bourgois,
470 pp., 20 €.